

TENOR ET BARYTON

Trois jours avant le concours de chant au Conservatoire de Paris, dans une chambre située au sixième étage d'une maison de très modeste apparence, un jeune homme disait, en s'accompagnant au piano, la chanson "A boire" de la *Jolie Fille de Perth*. Sa voix vibrante débordait de la petite pièce et se répandait dans l'escalier étroit — si étroit qu'on se demandait par quel miracle il avait bien pu livrer passage à un piano — et la concierge avec quelques commères de ses amies, se tenaient sur un des paliers pour profiter de ce concert : elle honorait le jeune locataire d'une protection spéciale, répondait qu'il était sorti quand un visiteur se présentait qu'elle suspectait d'être un créancier, et lui montait quelquefois une chaudière l'hiver, les jours où il restait à la maison.

La brave femme aurait pu d'ailleurs placer plus mal ses sympathies. Charles Juillard, abandonné à ses seules ressources dès l'âge de dix-huit ans, par un père d'une rigueur inflexible, qui n'admettait pas chez son fils d'autre vocation que celle de vendre des boutons après lui, avait réussi à gagner à peu près sa vie tout en faisant ses études musicales, résultat difficile à atteindre et qui dénotait une dose d'énergie et d'endurance assez peu commune. Il était entré au Conservatoire à dix-neuf ans, et depuis deux années déjà suivait les cours ; lors de son premier examen, il avait obtenu un accessit. Cette fois, il ambitionnait un premier prix afin d'entrer à l'Opéra ou à l'Opéra Comique, droit que les règlements réservent aux lauréats.

Charles Juillard travaillait d'autant plus en vue du prochain concours qu'il ne pouvait continuer plus longtemps ses études en cas de mauvais succès. M. Juillard père était mort de puis trois mois, le commerce des boutons avait mal récompensé ses efforts ; la veuve était dans une situation embarrassée, le fonds de commerce avait été vendu désavantageusement ; bref, Charles pensait que le devoir lui ordonnait de renoncer à son but, s'il ne réussissait pas cette fois.

Un ami de sa famille lui offrait une place dans sa maison de bonneterie en gros avec des appointements de cinq cents

francs par mois : c'était exceptionnellement avantageux, un simple accessit de chant ne pouvait avant plusieurs années espérer une situation analogue, puis cette vie d'employé, en réduisant ses dépenses, lui permettrait d'aider sa mère d'une façon plus effective. Malgré toutes ses répugnances, il s'était juré de se résigner, mais travaillait de tout son cœur pour n'en pas venir à cette extrémité.

La concierge et les commères réunies sur le palier ne composaient pas tout l'auditoire de Charles ; il avait invité un de ses camarades à venir l'entendre pour connaître son jugement sur la manière dont il interprétait cet air, son morceau de concours.

Jules Saman écoutait avec un déplaisir évident. Charles lui tournant le dos, il ne cherchait pas à composer son visage ; l'artiste pourtant était si bien dans le rôle, dramatique et désespéré, qu'il l'avait ému par sa première phrase, mais ce trouble avait bientôt fait place à des réflexions toutes pratiques. Si content qu'il fût de lui-même, Jules Saman ne pouvait se dissimuler que Juillard, dans ce morceau, lui était très supérieur ; c'était la révélation de cette vérité cruelle pour son robuste amour-propre qui creusait entre ses sourcils un pli dur de mécontentement. Il connaissait bien tous ses autres concurrents et savait qu'il n'avait rien à redouter d'eux ; jusqu'alors il ne craignait pas non plus Juillard, un méchant baryton ! Sa confiance en son propre talent ayant d'ailleurs été fortifiée par de constants succès pendant l'année qui venait de s'écouler. "Un bon ténor c'est le *rara avis*", paraît-il ; mais tous les ténors pensent être ce phénix ; ils étendent souvent cette satisfaction d'eux-mêmes à toute leur personne, se croient volontiers irrésistibles et cherchent à accaparer admiration,

succès et compliments, comme s'ils faisaient valoir un droit : pas un de ces traits du caractère ténor ne manquait à Saman.

Sa voix, à vrai dire, était fort belle. Simple rétamour, il avait été découvert par un amateur de musique qui s'était enthousiasmé, l'avait fait venir à Paris, prédisant qu'il entrerait à l'Opéra après un an de Conservatoire ; il se serait cru méconnu, victime d'injustes cabales si le succès s'était fait attendre plus longtemps, même cette pensée jusqu'à ce jour ne s'était pas présentée à son esprit.

Tout en travaillant, il s'était beaucoup civilisé pendant cette année, portait des bagues, pommadait et frisait ses cheveux, en outre il était arrivé à la conviction que pas une jeune fille ne pouvait l'apercevoir sans rêver secrètement de devenir Mme Saman.

Quand Juillard eut chanté, il fit une brusque volte sur le tabouret du piano.

"Eh bien ? demanda-t-il avec une anxiété naïve.

— Pas mal, répondit Jules froidement.

— Tu n'es pas content ? Ne crains pas de me blesser en exprimant une appréciation sévère.

— En toute franchise, c'est... consciencieux...", puis avec chaleur : "J'ai entendu hier le petit Serval (c'était un des plus faibles élèves de la classe), réellement, il m'a fait bien moins de plaisir que toi.

— Allons ! soupira le pauvre garçon découragé par ce perlide éloge, je vendrai des chaussettes en gros ! Pourtant, je croyais y être !"

Jules, après quelques mots consolants, prit congé sous un prétexte quelconque.

"S'il chantait comme ça, je manque mon prix, pensait-il en marchant ; que faire ?"

Il retournait ses idées sous toutes ses faces.

Le lendemain, un hasard le conduisit chez un étudiant en médecine, dont il avait récemment fait la connaissance. Un autre étudiant était là en visite, on discutait médecine, narcotiques, anesthésiques ; poliment le maître du logis voulut changer cette conversation trop spéciale, mais Saman protesta que rien ne pouvait l'intéresser davantage ; en rentrant, il s'ar-



Les répétitions commencèrent. (P. 18, col. 2).

rêta quelques secondes chez un pharmacien. La veille du concours, le soir, il se rendit chez Juillard, il connaissait à fond ses habitudes et savait le trouver : il apportait des excuses sur sa froideur de l'autre jour ; des ennuis de famille le rendaient grincheux, il souffrait de crampes d'estomac, au fond, le morceau lui avait paru beaucoup mieux qu'il ne l'avait dit. Charles, qui depuis ce temps s'était repris à espérer, ne demandait pas mieux que d'attribuer à ces divers causes une attitude qui l'avait inquiété ; il déclara que la susceptibilité était inadmissible contre camarades d'école et broya les malins de Saman pour confirmer son dire ; vers onze heures ils se quittèrent les meilleurs du monde.

Le matin du concours, la concierge de Juillard guetta de bonne heure la sortie du protégé, se promettant, la brave vieille, de le reconforter de bonnes paroles et d'un petit verre d'un cassis qu'elle fabriquait de ses propres mains. A sa grande surprise il ne descendit pas.

"Mon Dieu ! pensa-t-elle, pourvu que sa montre ne soit point dérangée ; il devrait être déjà parti."

Elle monta l'escalier aussi vite que le lui permettaient son âge et son embonpoint et frappa tout essouffée à la porte de Juillard. Point de réponse ; dans sa sollicitude inquiète elle essaya, à la serrure toutes les clefs de son anneau et parvint à ouvrir. Assis sur son canapé, on manches de chemise, une de ses bottines à la main, le jeune homme semblait profondément endormi, elle le secoua sans le réveiller : "Mais il est mort !" s'écria-t-elle effarée, et, plus blanche que son col, elle descendit chez un vieux docteur qui habitait le premier.

"Montez vite, monsieur, il y a un malheur ! un mort dans la maison !"